

FICHE PARCOURS ESPACE ET TERRITOIRES

This Train I Ride

« Il m'arrive de voyager 48h d'affilée dans un train, et d'être seule pendant tout ce temps. (...) Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai pu vivre avant. » Ainsi s'exprime l'une des vagabondes du rail que suit *This Train I Ride*. Ce documentaire d'Arno Bitschy reprend certains codes du road-movie : l'errance revendiquée par ces baroudeuses devient ainsi symbole de leur liberté. Au fil des propos des jeunes femmes, on comprend qu'il est autant question pour elles de déplacements géographiques d'un bout à l'autre de ce territoire immense, que de voyage intérieur à la recherche de leur place dans le monde.

Le rythme du film, qui alterne séquences en mouvement de toute beauté à travers les grands espaces américains, et plans fixes immobiles à l'écoute des routardes, reproduit celui d'un voyage fait de déplacements, d'étapes et de rencontres. La musique originale du film, composée par Warren Ellis, mêlée aux bruits familiers et réguliers du train, participe du ressenti quasi organique de ces périple à travers les États-Unis.



Un territoire aux dimensions d'un continent, le mythe des grands espaces domptés par les rails.

L'homme qui tua Liberty Valance

Dès la scène d'ouverture, *L'homme qui tua Liberty Valance* évoque par la métaphore du train l'irruption de la modernité dans un territoire reculé. Cette thématique classique du western se retrouve aussi dans les décors du film de John Ford, notamment les rues de la bourgade de Shinbone où l'action se déroule à deux époques différentes. Les mêmes rues sont ainsi filmées dans l'obscurité de la nuit, qui figure les années sauvages de l'Ouest, ou en pleine lumière du jour, une fois la civilisation établie. Le superbe noir et blanc de l'image renforce ce contraste mélancolique entre passé et modernité.

Le film de John Ford délaisse les espaces désertiques, paysages classiques du western américain, pour investir l'intérieur des maisons, comme un western « intra-muros ». Là encore, les éclairages et la chorégraphie des sorties de champ témoignent, dans une forte théâtralité, de la lutte entre tradition et modernité. Chaque décor (le restaurant et sa cuisine, l'imprimerie et l'arrière salle...) est divisé en deux espaces, avec d'un côté celui où se déroule l'action « officielle », celle du récit de la conquête de l'Ouest, et de l'autre les coulisses, où se joue la vérité de l'Histoire.



Obscurité et lumière - traduction dans l'espace du film du basculement d'un territoire dans la civilisation moderne.

FICHE PARCOURS ESPACE ET TERRITOIRES

My Sweet Pepper Land

« Ici, c'est 'le Triangle des Bermudes' » lance à Baran son adjoint de police qui l'accueille dans une contrée montagneuse reculée du jeune Kurdistan irakien. Cette boutade résume l'enjeu du décor majestueux de *My Sweet Pepper Land* : à la frontière incertaine de trois pays (l'Irak, l'Iran et la Turquie), ce territoire sauvage que se disputent les contrebandiers et la police s'impose comme l'un des ressorts scénaristiques majeurs du film. Proposant en bande son une musique traditionnelle, le réalisateur Hiner Saleem filme ces montagnes désertiques comme un parfait décor de « Eastern », hommage réussi aux westerns américains.

L'espace cinématographique du film se compose d'un autre triangle imaginaire : celui formé par l'école du village, où officie l'institutrice Govend, non loin de là le commissariat, où réside Baran, et, à l'écart de la bourgade, comme pour marquer géographiquement son affranchissement aux règles, la demeure du caïd Aziz Bega, qui terrorise la région et menace Govend et Baran.



Des montagnes sauvages tiennent lieu de décor emblématique du « Eastern » de Hiner Saleem, territoire que se disputent trafiquants et policiers.

Conception et rédaction : Margot Grenier

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA EN PAYS DE LA LOIRE 2020-2021